



Le journal du lycée, c'est comme une boîte de chocolats :
On ne sait jamais sur quoi on va tomber !

LE CAPHARNAÛM

OPINION

Les Animaux sont nos amis
page 17

La Soupe
page 19

SOCIÉTÉ

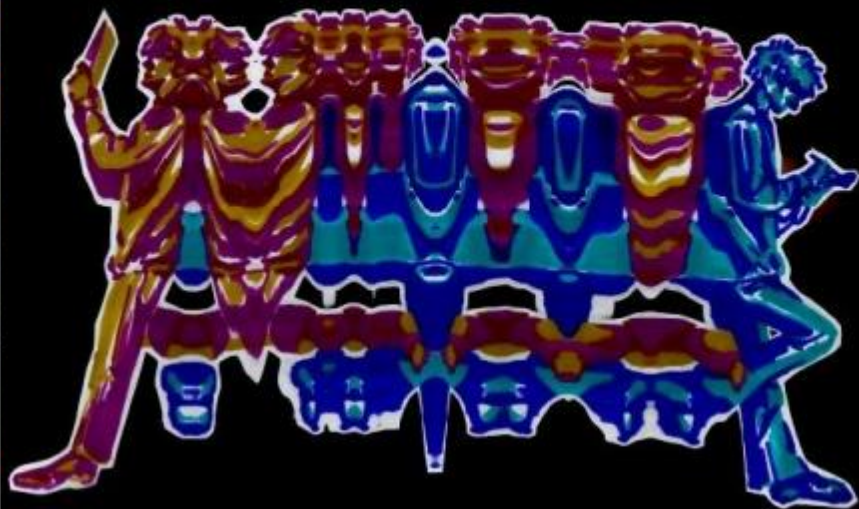
Respect et liberté d'expression
page 22

Art et écologie
page 23

LOISIRS

Cuisine
page 26

LITTÉRATURE



DOSSIER

Edito

Lectrice ou lecteur, qui lisez ces lignes, peut-être avez-vous déjà entendu les cris plaintifs du cortège de vieux croulants, de bien-pensants, de fâcheux sans esprit qui se plaignent de la littérature actuelle. Ils pleurent, en effet, ces vautours sans âme, la mort supposée de la plus grande gardienne de notre humanité, et vocifèrent contre notre temps, qui, selon eux, n'arrive plus à écrire.

Ils parlent de « post-littérature », de « fin de la littérature », de « deuil de la littérature »...

Ils regrettent, ces censeurs dé-sossés, une littérature d'un âge révolu, démodé ; ils se cramponnent à des plumes du passé, qu'ils salissent par leur comportement réactionnaire ; ils veulent scléroser la littérature, et ils se plaignent ensuite qu'elle est malade...

Mais est-elle réellement malade, notre littérature ? Le flot des grandes plumes s'est-il tari ? Lisez les articles de ce journal, ces réflexions si généreuses, ces signes d'enthousiasme renouvelé pour le langage ailé de la spiritualité humaine, et osez encore affirmer que la littérature est morte... !

La littérature n'est pas malade, elle mue, tout simplement. Toute une armée de hussards noirs du Style a élevé la littérature vers des sommets inégalés ; la nouvelle légion arrive, prend la relève. La religion de la Lecture attire toujours de nouveaux adeptes, inspirés par les Divinités de l'Esprit humain. Les Génies ne sont pas morts, au contraire, ils balbutient, cherchent le ton juste, le bon terme, la bonne phrase.

Le Mal gronde toujours dans les profondeurs de l'Être humain.

Les sentinelles contre le Mal, les plumes de la Littérature, veillent toujours.

Et les pseudo-intellectuels-idiots qui tonnent contre notre style sont seulement aveugles face à la nouvelle Bataille qui se joue entre la Littérature et le Mal.

L'Épopée de la Littérature n'est pas arrivée à sa fin, loin de là, et c'est à nous, Jeunesse, en faisant fi de ce que disent les apôtres de la Bêtise, d'y écrire l'une de ses plus belles pages. •

John MAO

Sommaire

Edito	2
Dossier : la Littérature	
Conlangs	4
Littérature et Journalisme chez Duras	7
L'œuvre maître de l'auteur ?	9
Littérature, culture: des armes	
Puissantes	11
Benoît Peeters au Collège de France	12
Poésie	14
La Photogénie, cette tare insoupçonnée	15
Opinion	
Les Animaux sont nos amis	17
La Soupe	19
Société	
La mort d'Elizabeth II	21
Quel équilibre entre respect et liberté d'expression ?	22
Art et écologie : échanges et confrontation	23
Loisirs	
Cuisine	26
Comptes instagram au lycée	28
Mots croisés	29

Journal lycéen distribué gratuitement au sein du lycée Louis-le-Grand (75005). Imprimé au lycée LLG à 500 exemplaires. Imprimerie spéciale, agrafage artisanal.

Fondateur : Eliott Le Henry

Responsables de la publication :
Alix Guedj, Séphira Naït Mouloud-Messaoudi

Rédacteur en chef : John Mao

Rédaction : Alicia Akeb, Simon Brovko, Emma de Lemos, Corentin Gratien, Alix Guedj, Angèle Josseume, John Mao, Théoxane Masseron, Lucien Meunier, Séphira Naït Mouloud-Messaoudi, Elia NGila, Jeanne Perennes, Romain Poitevin-Espanet

Illustration : Anne Moreau (une), Marina Barannikov, Emma de Lemos, Lucien Meunier, Océane Nung, Clémence Trohel

Relecture : Mathieu Bardon—Tuloup, Charlotte Ben Saïd, Lola Gille, John Mao, Séphira Naït Mouloud-Messaoudi, Jeanne Perennes, Noémie Roux, Perrine Rzepski, Noémie Schmitt, Pauline Tessier, Alice Ye

Maquette : Maya Boukhrouf, Alix Guedj, John Mao, Séphira Naït Mouloud-Messaoudi, Noémie Roux, Pauline Tessier

Nous remercions vivement Monsieur le Proviseur, la Maison des lycéens, Monsieur l'Agent comptable, Madame Vinel, Madame Salaun, Monsieur Boulben, Monsieur Couillerot, Madame Abdelmalek, le secrétariat, l'intendance et l'équipe de la reprographie.

Conlangs

Elen síla lúmenn' omentielvo !

S'il y a bien un élément commun à tous les peuples, c'est la langue, notre moyen de communication. S'il existe bien sûr les langues dites « naturelles », une autre catégorie s'y opposant peut être distinguée : celle des langues « construites », ou comme disent les anglophones « conlangs » (contraction de « constructed language »). Contrairement aux naturelles, les langues construites n'apparaissent pas de manière spontanée, mais résultent d'un acte conscient et délibéré.

Selon une légende, le vieil irlandais aurait ainsi été créé par un roi, après l'incident de la tour de Babel, en prenant ce qu'il y avait de meilleur dans chacune des langues ; cette légende datant, sous sa forme écrite, du septième siècle, cela en ferait la première mention du concept de langue construite.

Il faudra attendre le quatorzième ou le quinzième siècle pour que la première soit créée, inspirée de l'arabe, du persan et du turc. Bâleybelen, ainsi qu'elle se nommait, avait pour vocation d'être une langue liturgique.

Cela s'oppose aux idées philosophiques de langues « universelles », qui permettraient une communication optimale et une utilisation dans des sphères moins restreintes, en commençant d'abord par l'écrit. Francis Bacon (XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles), parmi d'autres, eut la volonté de créer un système d'écriture universel, une pasigraphie, avec un symbole représentant un concept, un peu sur le modèle des langues chinoises, un système logographique en

somme —quoique les sinogrammes sont plus complexes—. Elle remplacerait par exemple, et notamment en Europe, le latin, qui était alors la langue privilégiée pour les communications scientifiques. Il n'y aurait donc pas de prononciation spécifique, et tout un chacun n'aurait qu'à apprendre les symboles pour écrire ainsi. Mais peut-être voyez-vous déjà le problème : la grammaire... Celle-ci diffère en effet selon chaque langue, et notamment toutes n'organisent pas les idées dans la phrase de la même façon : de manière très générale, le sujet, le verbe et le complément d'objet ne sont pas dans le même ordre en français et en turc.

Mais cette idée de langue universelle, langue auxiliaire dirait-on, se retrouve chez d'autres penseurs du XVII^{ème} siècle, comme Leibniz ou Descartes, tandis que le XVIII^{ème}, qui verra l'apparition de la linguistique comparée, sera plus sceptique sur la question. Ainsi, Voltaire, dans *Candide* (1759), fait la satire de la pensée de Leibniz, et le Dr. Pangloss, personnage fictif qu'il utilise pour sa

critique, porte dans son nom ce scepticisme.

On peut toutefois noter le Solresol de François Sudre (1787-1862), qui travaille dès 1820 sur cette langue, pouvant s'écrire, se chanter, se dire, ou encore se représenter par des couleurs, et composée par une succession de mots formés de notes. Do, ré, mi, fa, sol... Faites le calcul ! Il existe ainsi 7⁴ mots de quatre syllabes, soit 2401.

Et ce n'est pas de sitôt que le concept s'éteignit ; au XIX^{ème}, émerge le Volapük, créé par Johann Martin Schleyer, « Pour une seule humanité, une seule langue ! » est sa devise : une langue régulière, dotée d'une grammaire et d'une phonologie complète, à plusieurs reprises révisée toutefois, et dont le vocabulaire dérive de racines principalement européennes. Son succès fut relativement mitigé, aussi peut-être connaissez-vous mieux la langue auxiliaire qui fut créée quelque temps après par Louis-Lazare Zamenhof, en 1887, l'Espéranto. Elle est encore aujourd'hui parlée par cent mille à deux millions de personnes, avec un millier de personnes environ pour qui il s'agit de la langue « maternelle ». Son vocabulaire est en partie tiré du français ou d'autres langues latines, ce qui nous en facilite la compréhension, même sans jamais l'avoir étudiée.

Ce qui peut être intéressant de relever est, à l'instar d'autres langues auxiliaires, son évolution en

phonologie aussi bien qu'en sémantique, comme le ferait une langue naturelle.

En règle générale, le plus grand défaut des langues auxiliaires, ce qui fait qu'elles ne sont pas internationalement adoptées, c'est la conciliation entre facilité d'apprentissage et internationalité. Ainsi, une langue tirant ses racines équitablement, ou proportionnellement, de celles du monde entier serait plus complexe à apprendre pour un individu si sa propre langue maternelle n'y était pas assez représentée, mais complexe pour d'autre si cette langue natale y prenait trop de place.

Par ailleurs, on trouve aussi deux autres grandes catégories de conlangs. La première regroupe les langues d'expérimentation, comme le Logban et le Lojban, des langues logiques destinées à éliminer toute ambiguïté, ou l'Ithkuil, avec ses nombreux affixes de cas, mode, aspect, etc., qui permettent de condenser le propos d'une phrase complète dans quelques mots. Néanmoins, ces langues sont souvent trop complexes pour être apprises.

D'un autre côté, loin de toutes ces considérations pratiques, se développent des langues « artistiques », dont le but est de donner plus de profondeur ou de matière à une histoire, un univers. Ainsi, le philologue anglais J. R. R. Tolkien développa plusieurs langues, pour la plupart rattachées à une famille. C'est parce que son « vice secret » n'est pas un jeu aléatoire, et il tente d'imiter une évolution naturelle du mieux

possible, et cela sur le plan grammatical aussi bien que phonologique, sémantique, ou même encore sur l'écriture – vous savez, ces lettres cursives sur l'Anneau ? -. Pendant ses expérimentations, il essaya, tout du long, d'avoir des langues au caractère propre, ce qui se traduisait, chez les elfes, par une élégance, une « saveur » sonore bien définie et euphonique. D'ailleurs, ces expérimentations aboutirent, afin de donner cadre à l'évolution linguistique, à la création de la Terre du Milieu. Il n'a pas créé ses langues pour le Seigneur des Anneaux... mais écrit cette saga pour celles-ci langues !

Même si Tolkien est considéré par beaucoup comme le père des langues construites, d'autres langages tout aussi célèbres que son Quenya suivirent et s'en inspirèrent : le Klingon de *Star Trek*, par Marc Okrand, ou encore le Na'vi par Paul Frommer, langue parlée par le peuple éponyme sur la planète Pandora, dans le film *Avatar*. Peut-être connaissez-vous également le Novlang, créée dans la réalité dystopique de 1984 de George Orwell afin de limiter et restreindre, anéantir, la pensée du peuple. Citons encore, plus récent, le *conlanger* David J. Peterson, qui créa, entre autres, à partir de l'ébauche laissé par G. R. R. Martin, le Dothraki, puis le Haut et Bas Valyrien, pour l'adaptation en série télévisée du *Trône de Fer*.

De nos jours, la communauté des conlangs se développe de plus en plus ; dans son livre consacré à l'art de la création de langues (*The Art of Language Invention*), David J. Peterson parle de ses débuts, et de son explosion avec Internet. Il existe même une « Language Creation Society » (Société de la Création de Langue), dont il est co-fondateur ! Et si la version française de son livre n'existe pas, d'autres ressources disponibles en ligne ne sont pas pour autant moins diverses et complètes, et cela reste une très belle introduction à l'univers du conlanging .

Et, après tout, pourquoi ne créez-vous pas une langue ? •

Romain
Poitevin-Espanet

Littérature et journalisme chez Marguerite Duras

Le journalisme – et particulièrement la chronique – a pu servir de laboratoire pour la création de nouvelles formes littéraires. Ainsi, l'esthétique du journaliste Marcel Proust, telle qu'elle est présentée dans ses Pastiches et mélanges, peut être considérée comme une ébauche, déjà très élaborée, du reste, de celle d'À la Recherche du temps perdu. Mais, loin de se contenter de ce rôle de subordination – servir de support à des « études en vue de mieux » suivant le mot de Mallarmé –, le journalisme peut également être, en général, pour l'homme ou la femme de lettres, un terrain d'exploration tout nouveau, un moyen plus direct d'exploration du réel. Dès lors, la littérature se mue en un journalisme novateur, débarrassé de la quête du scoop, du sensationnel, pour devenir la voix d'une « actualité parallèle », comme celle de Marguerite Duras (1914-1996), actualité non pas célébrée dans sa brutalité ou son caractère extraordinaire, mais simplement dans son quotidien, dans l'ordinaire.

Marguerite Duras, en tant que journaliste, n'est pas la grande plume engagée, héroïque, de l'intellectuel comme ont pu l'être Zola, George Sand, bien que ce n'est pas l'engagement qui manque chez Duras, qui a été résistante, militante un moment au Parti Communiste Français, signataire aussi du Manifeste des 343 salopes, en 1971, défendant le droit à l'avortement. Elle n'a pas, non plus, le regard amusé du moraliste rieur, à l'ironie aussi clairvoyante que savoureuse, comme celui du chroniqueur Maupassant, par exemple ; non, rien de tout cela, mais chez Duras, rien que l'actualité au sens premier du terme. Et pas n'importe laquelle : comme nous l'avons dit, pas cette actualité du

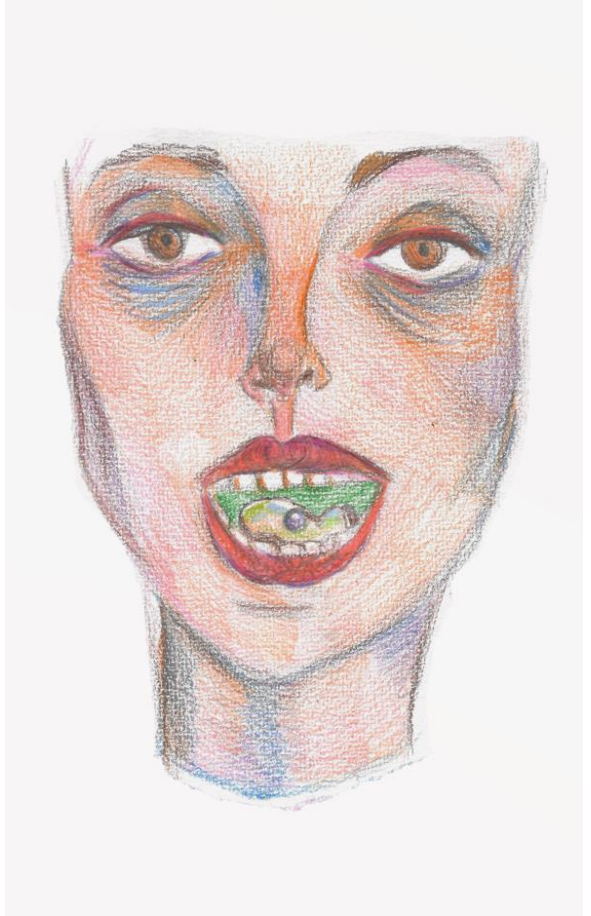
sensationnel, du dramatique ; mais, par exemple, la pluie sur une plage normande, un enfant qui joue et ramasse des coquillages... Face à ces images qu'on pourrait dédaigneusement qualifier de « prosaïques », les événements qui « mériteraient une Une », lors de cet été 1980 – les ouvriers sont en grève à Gdansk, les jeux Olympiques se déroulent dans l'ordre à Moscou, l'Afghanistan disparaît de la carte des États indépendants –, ces événements apparaissent soudain avec leur vrai visage, non plus fardés jusqu'au ridicule par le journal, mais montrés tels quels, c'est-à-dire : intéressants, mais si intéressants que cela ?

L'Été 80 - le recueil d'articles de Marguerite Duras - offre une éblouissante leçon de relativisme.

Certes, l'actualité au sens banal du terme y maintient une place prépondérante, et les commentaires de l'écrivaine sur les événements importants de cet été 80 sont remarquables par leur clairvoyance et leur finesse. Mais la journaliste Duras ne peut pas se contenter de n'être qu'une chroniqueuse de talent, elle se révèle également être - et c'est là l'essentiel du recueil - une maîtresse de la prose, une **grande poétesse de l'ordinaire**. Le journalisme rejoint ici la littérature dans la beauté durassienne de la phrase. Beauté durassienne non pas de la déstructuration comme dans ses œuvres littéraires, mais au contraire du simple et limpide, de la capacité à faire immerger le lecteur dans le monde si sensible que propose Duras : la pluie d'un été maussade, le spectacle d'un enfant qui joue avec sa monitrice, la plage de Trouville...

Le journalisme en ressort ainsi comme glorifié, chez Duras. Il ne se contente plus d'être seulement le rapporteur d'actes hors-normes, le faire-valoir des personnages extraordinaires, des meurtriers, des foules révolutionnaires, entre autres, mais s'élève lui-même comme une véritable discipline artistique, traitant

aussi bien l'extraordinaire que l'ordinaire, endossant de fait pleinement son rôle premier : voie sans détour pour



Emma de Lemos

l'exploration du réel entier, par le truchement du style, dans le sens le plus noble du terme, celui qu'utilise Flaubert lorsqu'il proclame : « Hors le style, point de salut »... •

John Mao

L'œuvre maîtresse de l'auteur ?

Si chaque roman est signé de la main de son auteur, si chaque film est récompensé au nom de son réalisateur, il arrive que le véritable maître soit non pas le créateur mais la création elle-même. Dans une étude des limites de pouvoir, de contrôle que possède l'auteur sur son œuvre, il est possible de s'interroger ainsi: Jusqu'où un artiste doit-il aller pour son œuvre ? Quels sacrifices lui sont nécessaires, quel moment précis marque cette inversion du pouvoir ? L'auteur doit-il garder le contrôle ou au contraire se laisser guider par son œuvre ?

Il arrive que le monde d'un Homme ne rime plus qu'avec celui de son œuvre, cet être auquel il a donné la vie. Les exemples sont nombreux à Hollywood. En effet, certains acteurs sont prêts à tout dans l'ambition de rendre l'illusion cinématographique totale : Heath Ledger, lorsque le rôle du Joker lui est confié, prend la décision de s'enfermer un mois dans un hôtel, mais cet engagement des plus absolus l'a conduit à la folie, et il est mort quelques semaines avant la sortie en salle de *The Dark Knight*. En 2020, alors qu'il préparait une réadaptation du personnage du Joker, Jared Leto a avoué avoir lui aussi eu des difficultés à dissocier vie « réelle » et vie de son rôle.

La nécessité de laisser une partie de soi (si ce n'est son soi tout entier) dans son projet semble indéniable. Pourtant, cet effort qui rime avec un certain devoir ne rend-il pas servile l'auteur ? **L'œuvre ne serait-elle pas**

un piège, un réel danger, un proche malveillant qui exercerait une certaine emprise sur son auteur, qui puiserait son énergie vitale directement de celle de son artiste ?

☞ **« La nécessité [pour l'auteur] de laisser une partie de soi (si ce n'est son soi tout entier) dans son projet semble indéniable. [...] Si le lien semble dangereux, et la relation sinieuse, ce contact particulier entre un auteur et son œuvre semble nécessaire. »**

L'expérience cinématographique n'est pas un cas unique: certains témoignages littéraires viennent appuyer cette idée. Ainsi, dans la nouvelle *Le portrait ovale* d'Edgar Allan Poe, le narrateur fait le récit de l'obsession d'un homme pour sa peinture, il rejette son quotidien pour s'y donner corps et âme. Et pourtant,

comme le décrit si bien le narrateur, il semblerait que le peintre prélève les couleurs de sa toile directement du visage de sa bien-aimée. Le roman aboutit sur l'achèvement de la peinture qui se traduit par le décès immédiat de la jeune femme dû à la passion, et donc à l'aveuglement de l'artiste, qui, en donnant vie à sa peinture, l'a retirée à sa femme. En écho à cette nouvelle, il est possible de citer *Le chef d'œuvre inconnu* de Balzac, roman-nouvelle dans lequel un homme vit également pour sa peinture.

Ce dévouement total se traduit donc bien souvent par des conséquences macabres et extrêmes qui sont hors du contrôle de l'artiste, piégé dans la toile que représente son œuvre. Pourtant, il a été quelquefois question de laisser volontairement l'œuvre prendre le pouvoir : le créateur se place alors plutôt comme un réceptionniste. Ainsi, les poètes sont traditionnellement considérés comme des êtres inspirés, ils laissent s'exprimer l'art qu'ils perçoivent.

Néanmoins, si le lien semble dangereux, et la relation sinieuse, ce contact particulier entre un auteur et

son œuvre semble nécessaire, **inévitable** : quand Flaubert affirme « Emma c'est moi », il établit un lien direct entre créateur et création. Camus reprend cette idée en affirmant qu'« un personnage n'est jamais tout à fait son auteur mais qu'il y a de grandes chances qu'un auteur soit tous ses personnages à la fois ».

Créer impliquerait donc le choix de donner une partie de soi, de laisser son empreinte un tant soit peu ancrée dans sa création. •

Alicia Akeb



Emma de Lemos

Littérature, culture : des armes puissantes

De tout temps, la littérature n'a cessé de nous animer, nous surprendre, nous questionner, parfois nous bouleverser. Mais, bien plus que simple divertissement, elle est aussi un puissant outil d'influence.

Quelques lignes, quelques pages, peuvent suffire à **bouleverser une société, à la renouveler, à influencer des relations entre Etats...** Ce fut le cas de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, ou encore des Accords d'Evian. Ce fut aussi le cas, tout aussi funeste qu'abominable, du décret nazi « Nuit et Brouillard ». Parfois, ces pages, sources de tant de mouvements, se trouvent dans la littérature. Aussi, devient-elle ainsi une immense source de pouvoir et d'influence, tant sur le plan national qu'international.

En 1945, fut publiée *La Ferme des animaux*, dystopie orwellienne prenant la forme d'une fable animale satirique, dépeignant le progressif glissement d'un groupe d'animaux, aux valeurs égalitaires et progressistes, vers une dictature totalitaire vouée à la censure, la violence, la terreur, imposées par son dirigeant, le cochon Napoléon, et en contradiction totale avec les idéaux défendus par le régime. Représentation imagée et allégorique de l'URSS et de la dictature stalinienne, dont différents aspects sont illustrés (du pacte germano-soviétique au stakhanovisme), cet ouvrage porte un regard critique à l'égard du régime soviétique, et invective, par la fable, le

totalitarisme stalinien. Orwell livre donc un lourd réquisitoire contre la dictature soviétique, et, plus généralement, contre tout régime totalitaire.

« Aussi, devient-elle ainsi une immense source de pouvoir et d'influence, tant sur le plan national qu'international. »

Cette œuvre eut, lors de la guerre froide, une certaine influence, et fut reprise et adaptée, en dessin animé notamment, par les Etats-Unis. Elle devint ainsi un puissant outil de propagande occidentale, participant à la critique intense du régime soviétique par le bloc ouest, et à la diffusion de l'idéal occidental. *La Ferme des animaux* fut donc un outil d'influence politique, et tout particulièrement un outil de *soft power*, à l'instar de différentes œuvres littéraires au cours de l'Histoire.

Mais cette influence ne se limite pas à la littérature, elle est présente dans la culture toute entière, et peut s'appliquer à tous ses pans : musique, peinture, dessin, cinéma, art oratoire... On peut notamment citer

Le Dictateur de Chaplin, *Deux hommes dans la ville* de Giovanni, *The Problem We All Live With* de Rockwell, ou *Mourir pour des idées* de Brassens : quatre œuvres culturelles parmi tant d'autres qui ont pu, par leur propos, contribuer au débat public et influencer sur la société.

« On peut notamment citer *Le Dictateur* de Chaplin, *Deux hommes dans la ville* de Giovanni, *The Problem We All Live With* de Rockwell, ou *Mourir pour des idées* de Brassens »

La culture, élément omniprésent dans notre monde, peut donc être un véritable et puissant outil d'influence politique et sociétal, tel que le formulait Gramsci dans sa pertinente *Théorie de l'hégémonie culturelle*, déterminant l'importance du combat culturel dans tout combat politique, et comme nous pouvons le retrouver dans le concept de *soft power* ou encore de *Fenêtre d'Overton*. Outil ayant bel et bien un rôle à jouer, dans les débats sociétaux actuels comme à venir. •

Séphira Naït Mouloud –
Messaoudi

Benoît Peeters au Collège de France

Certains d'entre vous se rendent sûrement au lycée depuis Cluny-La Sorbonne, Odéon, ou Châtelet. Ils montent la rue Saint-Jacques le matin, et la descendent le soir. Et peut-être que ceux-là se sont déjà intéressés à un bâtiment devant lequel ils passent chaque jour, au croisement de l'ancien cardo et de la rue des Ecoles, accolé au lycée. C'est là qu'est le Collège de France.

Fondée en 1530 par François I^{er}, qui espérait ainsi lutter contre l'hégémonie sorbonicole sur le Quartier Latin, l'institution regroupe des sommités dans leur matière, à qui on attribue une chaire taillée à leur envergure. Être élu au Collège de France, c'est l'aboutissement ultime d'une carrière dans l'enseignement supérieur. Par souci d'exhaustivité, les domaines d'enseignement et de recherche sont très variés, des

sciences aux lettres, de la géométrie spectrale à l'oncologie cellulaire, en passant par les civilisations mésopotamiennes, ou la sociologie du travail.

Et, dans une démarche d'ouverture qui caractérise l'institution, les cours dispensés au Collège sont accessibles à tous, gratuitement.

En plus des chaires dites "statutaires", c'est-à-dire occupées jusqu'à

la fin d'une carrière, le Collège propose aussi des chaires annuelles, attribuées à des chercheurs quelques mois chaque année. Et, en 2022-2023, dans le cadre de la Chaire annuelle de Création artistique, c'est l'essayiste et scénariste de bande-dessinée Benoît Peeters qui a rejoint l'institution.

Né en 1956, d'origine belge, Benoît Peeters a suivi des études de philosophie, après un passage en khâgne à - roulement de tambour - Louis-le-Grand. Spécialiste d'Hergé et de Tintin (l'objet de son mémoire portait d'ailleurs sur *Les Bijoux de la Castafiore*, analysé case à case), mais aussi plus généralement de la bande-dessinée ou même du cinéma, il a rédigé plusieurs essais sur l'histoire de la BD (et sur des pionniers du genre, comme Winsor McCay et son *Little Nemo in Slumberland*), sur des architectes, comme Victor Horta, maître bruxellois de l'Art Nouveau, ou des grands réalisateurs comme Alfred Hitchcock.

Il est en outre l'auteur du scénario de la série des *Cités Obscures*, monument de la BD franco-belge des années 1980 et 1990, qu'il a créée aux côtés de son ami l'illustrateur François Schuiten. D'album en album, de cité en cité, se tisse un univers complexe et poétique, où le lecteur rencontre tour à tour les gratte-ciel blancs et monumentaux d'Urbicande, les aberrants chantiers de Brüssel, les immensités architectoniques de la Tour, ou les maléfices tarabiscotés de Samaris - les villes de-viennent, autant que ceux qui les

habitent, des personnages à part entière du récit.

« la BD est un art aussi noble que les autres »

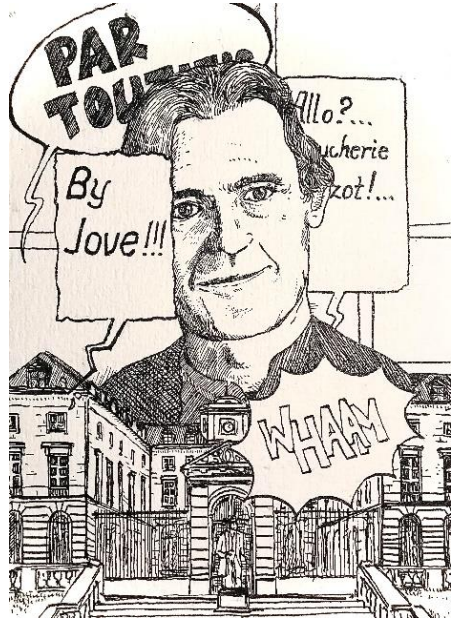
C'est donc une sacrée pointure qui est entrée en novembre au Collège de France. Cette attribution de la chaire de Création artistique est ainsi une manière d'affirmer (définitivement) que la BD est un art aussi noble que les autres, et qui a par conséquent sa place comme objet d'étude au sein des institutions les plus prestigieuses. On salue d'ailleurs l'ouverture d'esprit et la clairvoyance de Peeters, qui sait reconnaître les torts du milieu de la bande-dessinée - comme les prix, souvent exorbitants, des BD franco-belges - et qui ne classe pas catégoriquement les mangas dans la case "pas comme chez nous, donc pas bien". Peeters, ainsi, connaît bien Jirô Taniguchi ou Katsuhiko Otomo, mangakas de renom.

Les leçons ont lieu le jeudi matin, de 12h à 13h (un horaire qui nous fait dire qu'il a été pensé pour que seuls les retraités puissent y assister), mais sont captées et peuvent être trouvées sur YouTube. Chaque leçon est précédée d'une intervention d'un invité qui vient présenter une BD dans le cadre d'un séminaire intitulé *Quelques albums incontournables*.

Mention spéciale au cours du 15 novembre, précédé d'une conférence de Schuiten sur l'album de Spirou *QRN sur Bretzelburg*, exemple typique de la "romance ruritaniennne", qui consiste à inventer une petite principauté d'Europe centrale pour y installer son récit - modèle qu'on avait déjà rencontré en bande-dessinée avec la Syldavie d'Hergé.

<https://radiofrance.fr/franceculture/podcasts/l-ete-du-college-de-france/qu-est-ce-que-creeer-l-art-neuf-de-la-bd-1-5-un-art-neuf-7238310> •

Lucien MEUNIER



En attendant un bus jamais venu

Elle avait seize printemps
Et lui autant d'automne
Quand se croisèrent leurs chemins monotones

Et les astres tournaient
Dans leur course enroulant
Les destins égarés, des deux âmes
s'aimant

Ensemble ils eurent hivers
Pour la première fois
Mais c'était leur été qui pour eux
était roi

Elle changeait les saisons
Amenait le Soleil
De son rire enivrait toute la Terre et
le Ciel

Lui savait apprécier
La beauté de la pluie
Et c'est sous ses nuages qu'elle aussi
l'a appris

Mais leurs années entières
Ne durèrent pas longtemps
Il est parti la veille de ses dix-sept
printemps

Et un automne.

Deux destins
Deux chemins
À nouveau monotones. •

L'Auteur

La photogénie, cette tare insoupçonnée

A l'heure de publier ses plus beaux clichés des festivités de fin d'année, ressurgit ce monstre, endormi depuis la fin des vacances d'été : l'obsession sociale de la photogénie. Les photographes deviennent des acrobates ou des magiciens: immortalisant leur modèle de profil, en plongée ou en contre-plongée, la peau lissée par les filtres, le visage affiné, voire photoshopé. Il faut que l'on soit beau, quitte à ne pas ressembler à soi. Justement : une photo vaut-elle d'être prise si elle ne reflète pas la réalité. Ne serait-elle pas, alors, à considérer comme une œuvre d'art, au même titre qu'un portrait ou qu'une sculpture ?

Toutes deux diffusent en effet une image subjective du réel : l'artiste et l'utilisateur décident de comment les autres perçoivent leur réalité. Ainsi, la photographie d'Instagram, loin d'être un témoignage de « la vraie vie », un témoignage de ce que nous sommes, témoigne de l'image que nous voulons laisser aux autres de nous-mêmes.

Du Shein éphémère au prestigieux Mugler, la photogénie, imprimée sur papier glacé et livrée aux quatre coins du monde, fait vendre des vêtements. Là, les mannequins adoptent des moues tantôt renfrognées (« L'Enfer c'est moi », Kookaï), tantôt confiantes (« sauvages », Dior) ou naïves, autant de stratagèmes pour séduire les clients et les tromper : leur faire miroiter une beauté éternelle, une photogénie permanente, à partir d'un produit, d'un habit ou d'un bien quelconque.

C'est cette même promesse qu'incarne, à l'envers, le portrait de Dorian Gray. En effet, dans le roman éponyme d'Oscar Wilde (1890), le peintre Basil Hallward dresse amoureusement un tableau du séduisant Dorian Gray. Et celui-ci conserve à jamais une beauté et une jeunesse éternelle, tandis que sa réplique sur toile se flétrit au fur et à mesure de ses vices et des années. La chute de l'œuvre peut nous mener à penser que la quête de cette beauté parfaite, rapportée ici à la photogénie, conduit tout droit à la déperdition de soi (l'immoralité dans le cas de l'initialement honnête et droit Dorian Gray).

Rechercher la photogénie naturelle, comme trace de la beauté réelle, n'est donc pas possible.

La beauté serait alors l'empreinte laissée par les émotions qui nous traversent sur notre aspect extérieur. Ainsi, la photogénie, comme une cage, viendrait concaténer, compresser, son détenteur dans une

image trop parfaite de lui-même, fausse dans le cas de la fausse photogénie (photographies retouchées). Et peut-être lui fixer des critères physiques trop hauts, au point de vouloir à tout prix ressembler à ce cliché de lui-même, ou d'être déçu de son vrai visage.

Aux États-Unis et en Grande-Bretagne, la **photogénie factice** proposée par les filtres, a donné naissance, dès 2015 à la « **dysmorphie de Snapchat** ». Soit des milliers d'hommes et de femmes réclamant une chirurgie plastique pour « être plus photogéniques » et ressembler à une version retouchée d'eux-mêmes.



Finalement, rien à admirer dans la photogénie, sinon le fait d'être moins parfaitement esthétique dans un cadre réel, en mouvement, mais beau différemment, par les

expressions naturelles. Plutôt que de chérir, et guetter à tout prix ce cadeau-pourri en tentant de correspondre à une image un peu trop parfaite et figée de soi : peut-être serait-il plus intéressant de surprendre par son charisme instantané son interlocuteur (surpris par la différence entre cette photo de profil immonde et votre visage resplendissant en action) ?

Quel ennui serait-ce que de rester planté en face d'une image lisse, irréprochable sous tous égards, pétrifiée ! Comme le dit si bien Dorian Gray, citant lui-même *Hamlet* (1598) de Shakespeare, en décrivant son portrait : « *On dirait la peinture d'un chagrin. Un visage sans cœur.* ».

Aussi, se scruter dans les miroirs et les vitrines, lieux où toute photogénie perd tout son poids, nous permettrait-il de conserver une image plus réaliste de nous-même, bien qu'inversée.

Car jamais nous ne nous verrons vraiment comme nous sommes. •

Emma de Lemos

Il est temps de sauver nos amis

« Les animaux sont nos amis, et nous devons les protéger, il faut agir dès aujourd'hui, si nous voulons tous les sauver ». Pomme alertait en 2020 dans la magnifique chanson *Les animaux sont nos amis*. En effet, certains humains ont tendance à manger nos amis. J'en appelle alors à notre empathie : il faudrait arrêter l'extermination de masse organisée des 1380 milliards d'êtres sensibles par an (dont 94% d'animaux aquatiques). 3,8 milliards d'animaux tués par jour.

Il est temps de mettre fin à nos contradictions : évidemment personne n'a pour but de faire du mal à ces animaux en participant activement à l'écocide en cours mais il faut voir que ce sont effectivement des pratiques en cours. **Les lobbies de la viande avec ses innombrables communications commerciales visent à séparer la viande-objet de l'animal-vivant dans nos représentations.** Pourtant les souffrances sont bien réelles : **99% des lapins et 36% des poules de chair sont élevées en cages et 83% des poulets sont élevés sans jamais voir la lumière du jour.**

Il m'arrive parfois d'entendre quelques idées reçues auxquelles je vais rapidement répondre.

Tout d'abord, non, la consommation d'animaux n'est pas inscrite dans la nature humaine : tuer des animaux n'est pas nécessaire à sa vie, pas plus pour son plaisir que pour sa santé : selon l'Academy of Nutrition and Dietetics sur les régimes végétariens en 2016 :

« Bien conçue, une alimentation végétarienne, y compris végétalienne, est saine, adaptée sur le plan nutritionnel et peut procurer des avantages pour la prévention et le traitement de certaines maladies. Elle est appropriée pour toutes les périodes de la vie, en particulier la grossesse, l'allaitement, la petite enfance, l'enfance, l'adolescence, le troisième âge, ainsi que pour les athlètes. »

Ce n'est pas parce que les autres animaux tuent que les humains doivent en faire autant : nous ne pouvons pas comparer une hyène qui mange une proie avec la banalisation de la mort à laquelle nous assistons avec 960 camps d'extermination (communément : abattoirs) rien que pour la France

On me demande de l'indulgence lorsque les animaux sont « bien tués » : évidemment les récentes avancées politiques ne sont pas négligeables (par exemple l'interdiction de broyer des poussins à partir de la fin de l'année 2022). Mais j'aimerais tout de même noter **l'absurdité de la formulation « bien tuer », elle suppose que l'avis de l'animal soit ignoré dans le**

processus de sa mise à mort : c'est soit on tue mal soit on tue bien (il ne faut pas non plus oublier que 8 animaux sur 10 consommés sont issus d'un élevage intensif). Il y a ici, à mon avis, une incapacité ou du moins une involonté à imaginer un monde où l'on ne tue pas. Selon ces personnes, la solution de ne pas tuer n'est pas envisageable. Évidemment, un monde où l'on ne tue pas (ou en tout cas drastiquement moins) est différent, mais pas unimaginable. Par exemple, certaines espèces d'animaux seraient peut-être amenées à disparaître et ce sont des questions importantes auxquelles il faut apporter des réponses pour pouvoir construire un meilleur futur.

J'aimerais aussi revenir à un dernier aspect important de leur souffrance. **La souffrance n'a pas lieu seulement lors de l'abattage :** pour les vaches à lait, c'est par exemple lorsqu'elles sont séparées de leur petit, pour les autres ce sont la castration, les époutages de becs pour que les poules ne se picorent pas entre elles ou encore les rognages de dents des cochons. Les animaux sont aussi élevés de sorte à augmenter leur productivité (accélération du cycle jour/nuit avec des lumières artificielles pour les poules).

Mon but ici n'est pas vraiment de nous faire culpabiliser sur le mal que nous leur faisons pour finalement tout oublier dans une semaine et reprendre de nouveau nos habitudes. Le mal a été fait, mais pour citer de nouveau Pomme : **« il faut agir dès**

aujourd'hui, si nous voulons tous les sauver ». Il est temps de détruire le *mythe de la viande* et de re-politiser la souffrance de ceux qui sont morts simplement pour notre consommation (et qui finissent parfois à la poubelle).

Pour ce qui est de l'action, je n'ignore pas que changer radicalement ses habitudes alimentaires n'est pas simple ! Surtout quand l'accompagnement pour le changement n'est pas facilité : que ce soit le jugement de la famille, des amis ou des alternatives à la cantine, le changement est plus ou moins compliqué (et reste globalement difficile en 2022) et on se retrouve parfois seul devant nos décisions qui semblent si anodines et qui sont en réalité si destructrices (c'est comme si notre société nous disait « tout ce qui est bon et réciproquement »). **Une solution, c'est de commencer tout changement de manière progressive :** c'est en réduisant notre consommation animale petit à petit, en commençant par ce qui nous semble le plus atteignable et tout en parlant autour de nous (selon nos motivations et notre accompagnement, cela peut-être manger de la viande deux fois au lieu de quatre fois par semaine ou bien ne pas manger d'œuf pendant une semaine.)

Ce qui est certain, c'est qu'il est essentiel d'être accompagné dans toute prise de conscience.

Pour ceux qui savent déjà tout ce que j'écris (peut-être même depuis

plus longtemps que moi), vous connaissez votre rôle autant que moi, **parler, accompagner, se battre pour la prise de conscience (qu'elle soit éthique ou écologique) parce qu'on ne peut pas tolérer un monde dans lequel nos amis se font exploiter et tuer dans l'indifférence.** •

Corentin Gratien

La Soupe

Dans les années 90, l'association de lutte contre le sida Act Up-Paris couvrait la Concorde d'un préservatif géant, organisait de gigantesques *die-in* lors de manifestations. Mais surtout, couvrait de faux sang, symbolique du fluide contaminé des personnes touchées par la maladie, personnalités politiques et institutions se montrant insensibles aux souffrances des personnes séropositives. Ces grands coups d'éclat médiatiques ne sont pas sans rappeler d'autres plus récents, où la soupe se substitue aux pochettes rouges.

Dans les années 90, l'association de lutte contre le sida Act Up-Paris couvrait la Concorde d'un préservatif géant, organisait de gigantesques *die-in* lors de manifestations. Mais surtout, couvrait de faux sang, symbolique du fluide contaminé des personnes touchées par la maladie, personnalités politiques et institutions se montrant insensibles aux souffrances des personnes séropositives. Ces grands coups d'éclat médiatiques ne sont pas sans rappeler d'autres plus récents, où la soupe se substitue aux pochettes rouges.

Ces actions ont une similarité essentielle : elles choquent, ont pour but de choquer, et sont, sur le

moment, peu comprises et dénoncées comme étant inutiles et cli-vantes. Ce mode de militantisme ne remonte pas à la fin du XXème siècle. Ainsi, aux États-Unis, les suffragettes n'hésitaient pas à aller jusqu'à lacérer des œuvres, telle Marie Richardson avec *La Vénus au Miroir* du peintre Diego Velasquez. Une idée qui semble très incongrue et qui amène une réaction attendue : en quoi le fait de dégrader un tableau permet-il de mener une lutte ?

La portée des attaques d'œuvres par des groupes luttant pour la mise en place de mesures afin de répondre à l'urgence climatique est fortement symbolique ; le prouve le choix de ne s'attaquer qu'à

des œuvres protégées sous verre et qui ne rencontreront pas de dommages. Le message est puissant : le musée, lieu de la conservation, de la préservation, lieu sacré et intouchable, contraste avec le monde, avec cette nature présentée comme si éloignée de nous, et l'incapacité des dirigeants de conserver de la même manière notre lieu d'habitation. D'où le cri d'un des militants de Just Stop Oil, qui s'exclame après son action : **"Où est cette colère quand la planète se fait détruire ?"**. La finalité de ces collectifs n'est évidemment pas de demander de choisir entre art et environnement, mais plutôt de faire comprendre que **si nous possédons l'énergie et le temps de nous offusquer, nous scandaliser, nous impliquer, de mobiliser, de prendre de la place en premier plan dans le débat public - même en temps de crise économique ou de guerre entre l'Ukraine et la Russie - quant à la possible dégradation d'un tableau, alors la même chose peut être faite pour la planète.**

Plusieurs choses sont reprochées à ce mouvement. Tout d'abord, le fait de s'en prendre à l'art, bien que - on le répétera encore une fois - aucun tableau visé n'ait été abîmé. En réalité, plus qu'à l'art ou à la culture, c'est à l'indifférence que s'en prennent ses actions, en dénonçant une mise à distance du problème et de son urgence, par exemple juste par le fait de parler d'une crise au lieu d'une catastrophe, alors que les morts sont déjà nombreux. Elles permettent de créer un parallèle entre cette

destruction plus lente à l'échelle d'une vie, moins visible dans nos pays du Nord, et une dégradation plus rapide et spectaculaire, attirant plus l'attention.

En plus d'une destruction de patrimoine ou de culture, il est surtout reproché à ce mode d'action de diviser plutôt que de rassembler, voire même de dégoûter certains de la cause de la protection environnementale. Mais après cinquante ans de discussions trop lentes et de promesses non tenues, **l'heure n'est plus à la gentillesse et à la politesse.** Surtout lorsque les mesures pouvant être prises sont jugées comme favorables par la population (rien qu'en Angleterre, 60% des habitants sont en accord avec les revendications du groupe Just Stop Oil). Le but, plutôt qu'une vengeance ou une haine aveugle envers l'art vu comme un ennemi du climat, est de soulever des questionnements, de faire douter, de parler de l'état du climat et de ses conséquences désastreuses. Maintenant, pourquoi perdre et passer du temps à blâmer les militants, qui agissent faute de mieux, plutôt que ceux qui pourraient prendre des mesures réunissant la population et qui ne le font pas ?

De fait, ce qui ressort de ces militantismes, et outrepassé certaines critiques, c'est l'urgence, et cette sorte d'énergie du désespoir expliquant l'incompréhension des activistes et de leurs soutiens face à des arguments voulant démontrer l'irrationalité et l'inutilité de leurs

actions, après les échecs successifs et les fausses promesses. En effet, ces actions sont fortement marquées par l'éco-anxiété, à savoir tous les sentiments négatifs comme du stress ou de l'angoisse liés à des préoccupations en lien avec les problèmes environnementaux. Un sentiment de panique et d'accablement qui va croissant à chaque instant où il ne se passe toujours rien de significatif alors que la possibilité d'agir est présente, à l'instar de la COP 27, où aucun accord sur la baisse des émissions de CO2 n'a été trouvé, et alors que notre passé semble avoir plus de chance de conservation et de survie que notre futur. Il est facile de blâmer les militants qui, eux, se mettent en danger et risquent des poursuites judiciaires.

Enfin, la préoccupation soudaine de la population et de membres du gouvernement, se révélant grands défenseurs de l'art et de la culture, est bien étrange et inattendue, par rapport au manque d'intérêt et de considération qu'a rencontré l'année dernière l'appel des théâtres, lieux de culture, artistes, et intermittents du spectacle lors de restrictions importantes menaçant leur existence qui auraient pu être évitées... À se demander si nous n'aimons qu'un art froid, celui d'une humanité révolue et magnifiée, et non intégré à celle d'aujourd'hui et aux problèmes actuels de notre monde. •

Jeanne Perennes

La mort d'Elizabeth II, reine d'Angleterre

Après 70 ans de règne, le 8 septembre 2022, la reine d'Angleterre Elizabeth II s'est éteinte de cause naturelle alors qu'elle séjournait au château de Balmoral, en Ecosse. Un protocole très minutieux, baptisé « London Bridge », prévu par la reine elle-même dans les années 1960, s'enclenche alors. Il comporte une section « Unicorn » dans le cas où, justement, elle s'éteindrait au château de Balmoral.

La première personne avertie du décès est le secrétaire privé de la reine. Celui-ci devra ensuite prévenir le Premier ministre en utilisant le code « **London Bridge is down** ». Bien entendu, il est primordial d'assurer la succession. Ainsi, le samedi 10 septembre à 11 heures, le prince Charles est

proclamé roi d'Angleterre sous le nom de Charles III. S'ensuivent alors 41 coups de canon tirés depuis Hyde Park. L'Union Jack est hissé pendant 24 heures avant de le remettre en berne pour le deuil national. Le cercueil royal est exposé au palais de Holyroodhouse, jusqu'au 11 septembre, avant de rejoindre Buckingham Palace et d'être

finallement transféré à l'abbaye de Westminster pour permettre aux Britanniques de se recueillir jusqu'aux funérailles, dix jours après le décès.

La reine Elizabeth II rencontrait une forte popularité auprès du peuple britannique, contrairement à son fils, bien moins apprécié. Sa mort fragilise donc la couronne britannique, jugée coûteuse, parfois trop éloignée du peuple et archaïque. En effet, cette année, la couronne britannique a coûté **119 millions d'euros**. C'est la première fois qu'elle

franchit la barre des **100 millions d'euros**. Toutefois, la famille royale rapporte également de l'argent aux Britanniques : en 2017, par exemple, la monarchie a rapporté un peu plus de **2 milliards d'euros grâce au tourisme et aux produits dérivés**. Le coût de l'enterrement de la reine est estimé à 35 millions d'euros ; le **deuil national** marque, lui aussi, l'Angleterre économiquement. •

Théoxane Masseron

Réflexion engagée

Quel équilibre entre respect et liberté d'expression ?

« [Le respect] semble être un droit fondamental de tout être humain [...] La liberté d'expression est fondamentale, mais son utilisation est incohérente si elle a pour but de museler une parole pro-droits, car, dans ce contexte, elle s'oppose à une autre liberté »

La liberté d'expression est historiquement un des piliers de la République Française. Plus récemment, elle est néanmoins devenue un argument agité par les réactionnaires de tous bords en réponse aux revendications des mouvements pour les droits humains (féminisme, antiracisme...).

Le « *on ne peut plus rien dire* » est en effet un refrain que toutes les personnes victimes d'oppressions,

militant·e·s ou non, sont lasses d'entendre.

Mais comment concilier liberté d'expression et respect ?

Définissons déjà ce qu'est le respect. **Loin d'être une marque de reconnaissance et de gratification, on parle ici de l'attention portée à autrui, de l'écoute et de l'acceptation de son identité** ; et ce, envers toute personne, peu importe son identité (c'est-à-dire, toutes ses

caractéristiques ne résultant pas d'un choix).

En bref, c'est la base de tout rapport social : on reconnaît l'existence de l'autre et on l'accepte. Plus encore, cela semble être un droit fondamental de tout être humain... voire même de tout être vivant.

Mais revenons à notre problématique, et intéressons-nous à la notion de liberté *[ne vous inquiétez pas, ceci n'est pas un cours de philosophie...pas complètement]*. Première valeur de notre devise nationale (et premier droit accordé dans la DDHC de 1789), c'est un concept difficile à définir.

Cependant, **son caractère complexe ne rend pas la liberté incompatible avec les luttes pour les droits humains**. Bien au contraire, l'émancipation est au cœur de ces combats, même si son degré varie selon les époques et les mouvements.

Et la liberté d'expression est la fondation de toute volonté de changement, dans le sens où elle permet l'expansion et la communication de cette volonté à d'autres personnes.

La possibilité de s'exprimer est donc fondamentale, mais son utilisation est incohérente si elle a pour but de museler une parole pro-droits, car, dans ce contexte, elle s'oppose à une autre liberté : celle d'exprimer son identité, c'est-à-dire être ce que l'on est et être respecté.e.

Ainsi, « *la liberté des uns s'arrête là où celle des autres commence* », afin que la liberté des minorités (qui sont en réalité loin d'être minoritaires, mais ceci est un autre sujet) ne soit pas supprimée au profit de l'étendue de celle des autres. •

L'Auteur

Art et écologie: échanges et confrontations

Les artistes sont intrinsèquement sensibles à la nature et à sa préservation. Malgré cela, des écologistes ont récemment décidé de prendre l'art pour cible afin d'attirer l'attention sur l'urgence de répondre aux dérèglements climatiques. Ces événements récents marquent-ils un tournant dans les relations entre l'art et l'écologie ?

L'art, porte-parole du développement durable

Le street artist Banksy dévoile en 2010 un graffiti : *Cameraman et Fleur*, qui représente un homme déracinant une fleur pour la prendre en photo.

L'artiste dénonce ainsi les dégâts causés par la médiatisation de la nature et l'hypocrisie de ceux qui prétendent immortaliser la nature en la détruisant.



Cameraman et Fleur, Banksy

L'art, cible des mouvements écologistes

Cette implication des artistes en faveur de l'environnement ne semble pas être approuvée par certains activistes écologistes qui prônent des actions radicales et s'en prennent à l'art.

Ainsi, le 14 octobre, deux militantes du mouvement « Just Stop Oil » ont jeté de la soupe sur le célèbre tableau *Les Tournesols* de Vincent Van Gogh exposé à la National Gallery.

De même, le 24 octobre, des activistes du groupe allemand «Letzte Generation» ont aspergé de purée *Les Meules* de Monet.

Les militants cherchaient à **faire prendre conscience au plus grand nombre que l'art est plus protégé que la Terre elle-même**. Ces gestes extrêmes ont choqué et ont surtout suscité l'incompréhension. En effet, il est difficile d'admettre que l'on détruise la beauté et le travail d'artistes qui respectaient la nature pour défendre une cause, alors qu'il y a de nombreuses autres façons de prendre position et d'agir pour la planète.

L'écologie a toujours eu la faveur et la voix des artistes, il est donc inconcevable que l'art devienne la victime d'une cause qu'il défend. Espérons que l'harmonie qui a toujours existé entre les artistes et la nature soit enfin perçue par les activistes et que ceux-ci choisissent d'autres moyens de faire passer leur message. •

Alix Guedj

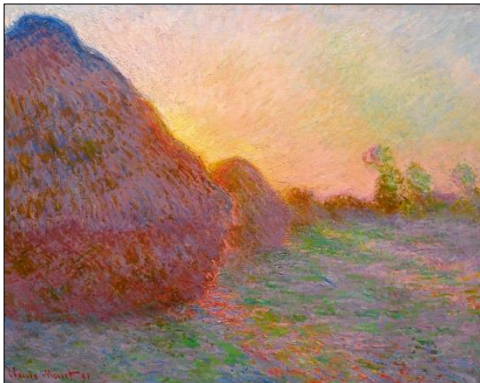


Les Tournesols, Van Gogh



Les Meules, Monet (pour la 2^{ème} image : le tableau n'a pas été endommagé car il était protégé par une vitre)

☞ **« [...] il est difficile d'admettre que l'on détruise la beauté et le travail d'artistes qui respectaient la nature pour défendre une cause, alors qu'il y a de nombreuses autres façons de prendre position et d'agir pour la planète »**



Millionaire shortbread

(ou "*caramel shortbread*" est une autre forme du traditionnel "shortbread", sablé écossais né au *XII^e* s).



INGREDIENTS

Shortbread :

- 60 g sucre
- 120 g beurre salé (beurre + 3,5g sel)
- 180 g farine

Caramel :

- 150 g vergeoise blonde (ou sucre de canne)
- 25 g miel
- 175 g beurre
- 1 boîte lait concentré sucré (397g)
- 1/4 c. à c sel
- 200 g chocolat au lait tempéré

INSTRUCTIONS

Préchauffer le four à 180°C.

Shortbread :

- Mélanger le beurre salé mou et le sucre en une crème.
- Ajouter la farine et former une boule sans trop la travailler.
- La mettre dans un moule chemisé de 21X21cm, étaler uniformément en pressant.
- Enfourner pendant 25 min, jusqu'à ce qu'elle soit dorée.

Caramel :

- Mettre la vergeoise, le sel et le beurre dans une casserole, puis le miel
- Mettre sur feu doux et porter à ébullition durant 3-4 min
- Ajouter le lait concentré sucré, mélanger constamment durant 8-10 min à partir de l'ébullition, à feu doux ; puis verser le caramel sur la pâte cuite

Mettre au frais 2 heures

Chocolat :

- Fondre le chocolat. Il est préférable de le tempérer pour éviter les traces blanches sur le dessus. (cette page l'explique très bien): <https://lesrecettesdebernard.blogspot.com/2010/01/c-hocolat-tempere.html>

- Verser le chocolat sur le caramel et étaler, à la spatule pour de petites vagues sur le dessus, ou en remuant le moule pour une surface lisse

- Répartir un peu de pâte sur une poêle à crêpes chaude, puis du jambon, une c à c de béchamel, du cheddar et de l'emmental. Recouvrir d'un peu de pâte, puis retourner et laisser dorer. Répéter l'opération. •

Croque-Pancakes

Angèle Josseaume

INGRÉDIENTS (10 croques)

- 400 ml lait
- 400g farine
- 5 œufs
- Herbes de Provence
- 5 tranches jambon
- 5 tranches cheddar/ ~100g
- 50g d'emmental râpé
- Sauce béchamel maison



INSTRUCTIONS

- Séparer les blancs des jaunes d'œufs
- Fouetter jaunes, sel, poivre, herbes, puis ajouter le lait
- Ajouter farine et levure en fouettant.
- Monter les blancs en neige et les incorporer au mélange précédent
- Laisser reposer 15 minutes

Comptes Instagram du Lycée

MAGNOLUDOVICIENSTAGRAMEURS
Les comptes à suivre :

Les comptes du CVL et de la MDL,
pour les grandes actus du lycée,
les infos importantes, et leur faire
part de vos suggestions.

[@cvl.llg](#)

[@mdl.llg](#)

Quelques comptes de classes pré-
pas, pour suivre les aventures des
mascottes.

[@hx1tooor](#)

[@tigroesch](#)

[@hx3llg](#)

[@hx2llg](#)

Pour les menus de la semaine,
des illustrations photos, et même
des recommandations (ou avertis-
sements :)) culinaires

[@cantinellg](#)

[@llg.dégusta-
tion](#)

[@llg_cantine](#)

Les comptes des clubs ! Pour
s'informer de leurs actus, leurs pro-
jets, ou encore y contribuer !

[@capharnaum_llg](#), le compte de
notre cher journal ;)

[@unicef_llg](#) et [@llgreen_llg](#), les
comptes engagés.

[@musica.llg](#) et [@cineclub.llg](#), les
comptes de nos artistes !

[@perdu.a.llg](#), pour permettre aux
têtes en l'air de recouvrer leurs ef-
fets personnels ;)

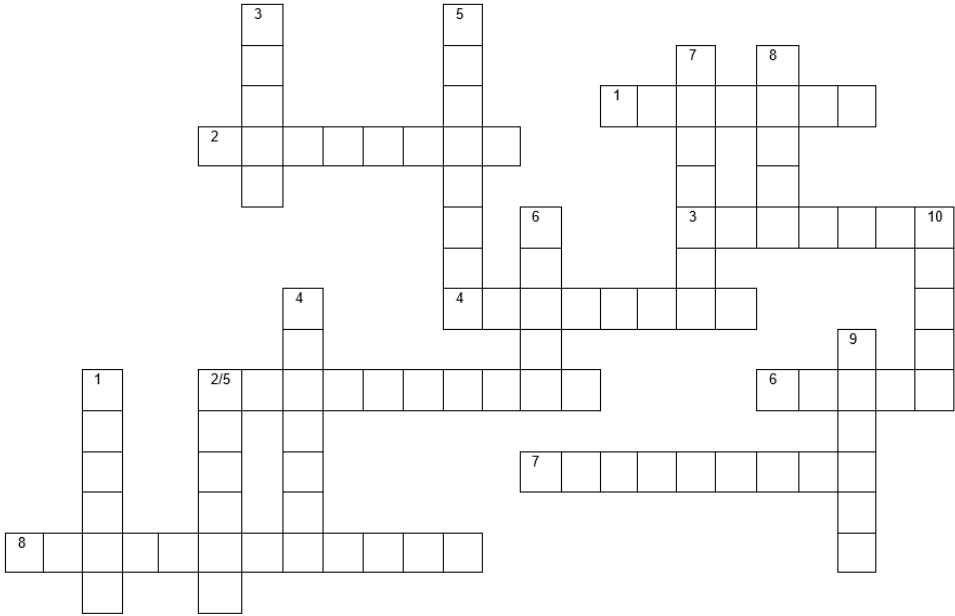
[@meme_llg](#) et [@entendu.a.llg](#), tout
l'humour et les masterclass des ma-
gnoludoviciens rassemblés.

pour faire des économies tinder et
déclarer votre flamme anonyme-
ment :))

[@llg.crush](#)

pour retrouver ses camarades en
pleine récupération de leurs heures
de sommeil

[@llgdodo](#)



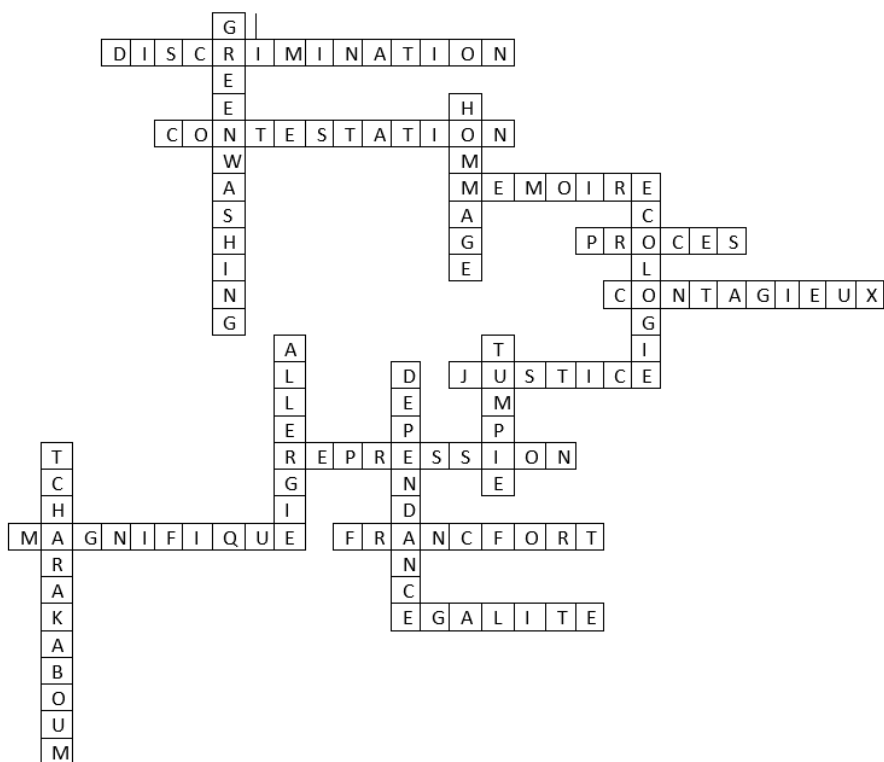
Horizontalement

1. Nos amis, depuis le début. Et c'est pourquoi il nous faut tout mettre en œuvre pour les sauver.
2. Pays d'origine de Benoît Peeters, essayiste et scénariste, spécialiste d'Hergé.
3. Attention portée à autrui, de l'écoute et de l'acceptation de son identité, envers toute personne.
4. Pour éviter les traces blanches sur le chocolat, notamment pour réaliser des shortbread, il faut le... (verbe)
5. Première langue construite, entre les quatorzième et quinzième siècles.
6. Forme du portrait de la nouvelle de Edgar Allan Poe, où le narrateur se donne corps et âme à la peinture.
7. Avec un peu de chance, il sera bientôt, synonyme de pluies et de températures clémentes. 11ème mot en partant de la fin du poème de ce numéro.
8. Soit on est un Proust ou un Kennedy, soit on est... Bref on ne l'est pas...

1. Cet animal qui a permis à son créateur d'associer le petit caporal et le petit père des peuples en un seul corps.
2. Nom du plan enclenché suite à la mort d'Elizabeth II, organisant le déroulement des journées suivantes : LONDON...
3. Lieu sacré, lieu de conservation, intouchable, investi par le militantisme – et la soupe à
4. Et si *mon précieux* était une langue « artistique », créée par...
5. Ce normand a dit : « Hors le style, point de salut ».
6. Un fruit, une chanteuse, qui appelle au changement.

Correction des mots croisés du numéro 22

Correction des mots croisés du numéro 22



Perles de prof

« Vous mettez un escargot dans un avion supersonique. Par rapport à un observateur sur Terre, il va à 2000 km/h. Pour le pilote de l'avion c'est une catastrophe. Il se demande pourquoi il a un escargot dans le cockpit »

« C'est plein d'humour ! Bon, c'est l'humour de Nietzsche donc personne ne rit mais quand même ! »

« On en a déjà parlé. Le résultat des courses c'est qu'il faut se pendre »

« En français c'est facile, on fait toujours le plan Normand : Oui, Non, Peut-être. Ne dites pas ça à Madame F. »

« J'enseigne aussi les LLCE à Henri IV... aux poubelles. Ici je suis prof, là-bas je suis éboueur. »

« Nietzsche trouvait Wagner trop pompeux... tout comme cette sonnerie. »

« Définir quelque chose n'est pas prouver son existence : je peux appeler Bernadette l'unique Licorne rose qui se balade dans la forêt... »

« Ne restez pas devant un calcul comme une poule devant un réveil »

« La triche est autorisée, c'est le fait
de se faire prendre qui est interdit. »

« Si vous voulez sentir la boue normande, Mau-
passant c'est parfait, Flaubert aussi. »

« Tous ces maths qui me polluent la vie là »

« Vous me donnez envie de rentrer chez
moi et de prendre des antidépresseurs »

« Chez les scientifiques, il y a cette idée qu'ils se-
ront immédiatement utiles à la société, alors il
ne faut pas hésiter à les remettre à leur place. »

« La lumière c'est comme du nutella, ça s'étale. »

« Prendre l'examinateur pour un imbécile c'est vraiment
pas une bonne stratégie. À moins d'en être bien sûr »

« Vous êtes seuls en DS, et du berceau jusqu'à la tombe.
Pardon, c'est la période des corrections qui revient. »